Avant-Propos : La France et « la barbarie du Nord »

Le 31 décembre 1494, à trois heures de l'après-midi, l'armée de Charles VIII entra dans Rome, et le défilé se prolongea dans la nuit, aux flambeaux. Les Italiens contemplèrent, non sans terreur, cette apparition de la France, entrevoyant chez les *barbares* un art, une organisation nouvelle de la guerre, qu'ils ne soupçonnaient pas. [...] Le mot propre est découverte. Les compagnons de Charles VIII ne furent pas moins étonnés que ceux de Christophe Colomb. Excepté les Provençaux, que le commerce et la guerre y avaient souvent menés, les Français ne soupçonnaient pas cette terre ni ce peuple, ce pays de beauté, où l'art, ajoutant tant de siècles à une si heureuse nature, semblait avoir réalisé le paradis de la terre. Le contraste était si fort avec la barbarie du Nord que les conquérants étaient éblouis, presque intimidés, de la nouveauté des objets¹.

Cette citation célèbre mais caricaturale de Michelet constitue, malgré son positivisme outré, un énoncé fondateur de l'historiographie laïcisante de la Renaissance et des échanges France-Italie. La « redécouverte » de l'Antiquité par les Français lors de leur passage dans la péninsule italienne est ainsi interprétée de façon univoque comme un moment d'exaltation et d'ouverture au progrès. Mais si les différences entre les deux grandes cultures n'étaient pas dues à un retard dans l'adoption de la tradition classique ou à une incapacité de la France à appréhender la nouveauté humaniste ? Ne pourrait-on pas supposer, un instant, que les poètes, les artistes, les penseurs ont pendant un temps rejeté, en toute connaissance de cause, ce que l'Italie avait de meilleur à offrir ? Les réflexions que nous avons réunies dans ce numéro tiennent toutes compte de cette hypothèse.

Il est bien connu en effet que les acquis de la Renaissance italienne s'imposent à la France avec plusieurs décennies de retard, et, dans cette

perspective, beaucoup a été écrit sur l'influence de tel ou tel humaniste italien sur l'écriture française. Mais qu'en est-il des échanges interculturels si l'on oublie le chemin qu'a suivi l'historiographie des humanités pour s'interroger sur les théories et pratiques culturelles françaises telles qu'elles se donnent à voir lorsqu'elles sont confrontées à leur puissante rivale italienne? En d'autres termes, c'est l'identité culturelle française dans sa résistance aussi bien vindicative que défaitiste qui a été l'objet de notre réflexion. « La France dans l'Italie » peut être lue tout d'abord dans le témoignage des ressortissants français de passage dans la péninsule italienne, observateurs parfois critiques, ou, à l'inverse, dans les récits et le discours des Italiens sur les pratiques françaises. Mais comme le souligne John McClelland dans sa réflexion sur le rapport des Français aux jeux et à l'activité physique, la résistance face aux avancées culturelles italiennes peut aussi se manifester dans l'adoption de théories et de pratiques qui vont à l'encontre des idéaux artistiques, philosophiques, politiques ou religieux des Italiens. Dans les réflexions qui suivent, notamment celles de Jean Balsamo et de François Paré, une constatation s'impose plus que toute autre : le « centre de gravité de l'Europe savante » (Balsamo), de l'Europe artistique et politique se déplace, de façon évidente à la fin du XVI^e siècle, vers le nord. Nous voulons croire toutefois que ce déplacement de l'autorité ne s'effectue pas subitement, contrairement à la « découverte de l'Italie » racontée par Michelet, à *trois heures de l'après-midi*, le 11 juillet 1559, et ce même si les lendemains de la mort de Henri II marquent effectivement le début de violents conflits religieux en France et sans doute la fin d'une étape historique.

Ce fut l'un des objectifs de la journée d'étude sur le thème « La France dans l'Italie », organisée à l'Université de Toronto en février 2003, d'aborder les échanges interculturels entre deux grands territoires politiques au cœur des enjeux historiques de la Renaissance dans une perspective qui permettait d'envisager l'analyse comparatiste par d'autres points de vue que la seule influence. Le défi à relever était d'éviter de renverser le rapport d'influence ou de reconduire le discours négateur ou contestataire de la prépondérance culturelle italienne, mieux connu sous l'expression d'« anti-italianisme ». Autrement dit, le but était de localiser des lieux de différence pleinement assumée par les Français. De ce point de vue, l'approche multidisciplinaire a le mérite de soulever des questions et des problèmes que l'histoire littéraire, notamment, a tendance à faire disparaître, dans la mesure où les études littéraires se sont constituées dans un contexte souvent nationaliste, et où la littérature dans son ensemble est présentée comme un objet de contemplation à la fois homogène et cohérent. La représentation homogène de l'histoire à laquelle aboutit une approche qui se confine à une seule

discipline tend en effet à négliger les débats qui n'ont pas mené à des propositions gagnantes sur le plan institutionnel, c'est-à-dire aux mouvements, aux styles, aux genres, aux courants de pensée consacrés par l'histoire.

Comme en témoignent les articles de Sandra Richards, William Bowen, Luc Vaillancourt et Mawzy Bouchard, la diversité et le mélange constituent, en France, des notions clés non seulement pour l'histoire des formes littéraires, musicales et architecturales, mais aussi pour l'histoire politique et sociale. L'univocité des influences entre la France et l'Italie tient peut-être, du moins à partir du milieu du XVI^e siècle, à la disparité des projets collectifs des deux territoires géographiques et politiques : en France, un projet de nation unie par la langue, la religion et la royauté ; en Italie, non pas encore une « nation », mais le « centre d'une zone d'influence économique », selon l'expression de François Paré, marqué par la pluralité linguistique et politique. En Italie, seule la foi catholique peut prétendre à l'unité, et la langue de cette unité, c'est le latin, langue étrangère aux développements contemporains dans les domaines les plus politisés. Les articles de Konrad Eisenbichler et d'Olga Pugliese montrent que, pour certains Italiens, la stabilité, la puissance, le faste de la cour royale et de l'ordre politique français constituent des modèles prédominants. Ce qu'on voit en fait à travers les études de notre recueil, c'est que la France « occupe » l'imaginaire de la péninsule italienne et finit par revendiquer pour sienne son immense richesse culturelle pour ne lui laisser que la diversité politique et culturelle que l'on associe depuis à l'Italie.

MAWZY BOUCHARD

Note

- 1 Jules Michelet, *Renaissance et Réforme. Histoire de France au XVI^e siècle*, préface de Claude Mettra (Paris, Robert Laffont, 1982), p. 83, 93.